

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

1ÈME ANNÉE, N° 189.—SAMEDI, 17 DÉCEMBRE 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. SADI CARNOT, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE



LORD LYONS, EX-AMBASSADEUR ANGLAIS À PARIS (DÉCÉDÉ)



LORD LYTTON AMBASSADEUR ANGLAIS À PARIS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 17 DÉCEMBRE 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Nos primes. — Les concours du MONDE ILLUSTRÉ. — Entre-Nous, par Léon Lédieu. — Antoine de Crisasy, par Benjamin Sulte. — La chasse aux fauves dans l'Afrique Centrale. — Aventures de chasses dans l'Afrique Centrale, par Adolphe Burdo. — Nos gravures. — Dictionnaires populaires du mois de décembre. — Recréations de la famille. — Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : Portraits : M. Sadi Carnot ; Lord Lyons ; Lord Lytton. — Le Jubilé de Léon XIII. — Le crocodile. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

Au dernier tirage de nos primes mensuelles, le lot de \$50.00 a été gagné par Madame George Rodgers, 145, rue St-Ferdinand, St-Henri de Montréal.

La liste complète des réclamants paraîtra dans le prochain numéro.

LES CONCOURS DU MONDE ILLUSTRÉ

Nous recevons des adhésions nouvelles aux concours de littérature que nous ouvrons, à partir du mois de janvier prochain.

Voici la liste des sujets qui seront mis au concours pendant le premier trimestre de l'année 1888 :

Prix de l'hon. J. B. ROLLAND, concours du mois de janvier. Sujet :

De l'influence pernicieuse de l'usage du tabac sur l'avenir des races.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 janvier.

Prix de l'hon. H. MERCIER, concours du mois de février. Sujet :

La femme Canadienne.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 février.

Prix de M. L. O. DAVID, M. P. P., concours du mois de mars. Sujet :

Biographie ou portrait de sir A. A. Dorion.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mars.

Les femmes ne sont nullement condamnées à la médiocrité ; elles peuvent même prétendre au sublime, mais au sublime féminin. — JOSEPH DE MAISTRE.

Aujourd'hui, pour qu'un homme soit apte à remplir sa fonction sociale, il lui faut beaucoup d'idées dans la tête et de sentiments généreux dans le cœur. — E. SPULLER.



R, le huitième jour du mois courant, fête de l'Immaculée Conception de la Reine des cieux, chômée avec grand soin par les journalistes en particulier, et généralement par tous les autres gens de bien (en tant qu'homme bien pensant soit synonyme de gazetier), je me trouvais chez moi, sybaritiquement assis dans un fauteuil, pantouffles aux pieds, cigare aux lèvres...

Et je rêvais aux choses de la mère-patrie, aux étranges événements qui viennent de s'accomplir, à ce soleil d'or, à cette calme journée qui a succédé à « l'aurore au doigt de sang » qui semblait devoir bientôt empourprer tout le ciel, quand un coup de sonnette me fit souvenir que j'étais loin du pays de mes aïeux et que je demeurais à Montréal, en Nouvelle-France.

C'était un Français de là-bas, du vieux pays breton, qui venait, en passant, m'apporter un peu de ce parfum des genêts de sa lande natale et causer quelques instants.

Je lui dis qu'il m'avait fait revenir en une seconde, d'un bien grand voyage, mais que nous pourrions le reprendre de concert et repasser l'océan, pour examiner les choses qui se passent aux rives de la Seine et de la Loire.

C'était ouvrir un livre qui parle, et voici ce qu'il me dit :

** Un grand changement s'est opéré dans l'opinion depuis le commencement du siècle ; sitôt qu'un homme avait conquis quelque gloire on le croyait capable de tout, et on l'appliquait à tout ; vous aviez un poète d'avenir, vite l'opinion publique le portait sur ses ailes et le déposait, devinez où ?... au mini-tère des finances.

Pégasse était éreinté du coup, et la bourse de Mercure recevait un affreux accroc.

Toutes les réputations de l'École Normale, de la Sorbonne, de l'École Polytechnique, des Mimos ou des Ponts et Chaussées, au lieu d'aboutir à l'Académie Française ou à l'Académie des Sciences, devaient finir au palais Bourbon, au Sénat, à l'Élysée, ou au moins dans quelque ministère. Les portefeuilles, gonflés des recherches scientifiques d'Arago, de Raspail, ou embaumés des poésies de Lamartine et de Victor Hugo, se vidaient un beau soir d'élection par la main des scrutateurs, qui les remplissaient prestement et à la diable, de lieux communs sur la politique générale, la question d'Orient, l'économie politique, les statistiques, les chemins de fer, le commerce et l'agriculture, au grand ébahissement de tous ces dépayés, je ne veux pas dire de ces dévoyés de la volonté nationale.

Pour eux, confiants dans la vieille maxime : *Vox populi, vox Dei*, ils s'en allaient gravement, qui avec le portefeuille du commerce, qui avec celui de la guerre ou de l'instruction publique, chaudement serrés sous l'aisselle, siéger dans les conseils de la nation, menacée de périr s'ils n'étaient pas arrivés avec ce paquet là.

** — Mais enfin, lui dis-je, Lamartine, Arago, Raspail, Victor Hugo, valaient bien M. Durand, M. X... ou M. Y... ?

— Ils n'étaient pas à leur place, et enfin, que devenaient les arts et la littérature privés de leurs nourrissons ? Ils remplissaient tant bien que mal les vides par des comparses ou des plagiaires ; mais, en revanche, la musique de Lamartine ou les tonitruantes apostrophes de Victor Hugo et de Raspail charmaient les échos du Corps Législatif, et la France s'en allait enchantée de son bon sens en répétant : « J'avais besoin d'un cocher, que j'ai donc bien fait de prendre un professeur de piano ! »

Comme je ne veux pas être paradoxal, je ne dirai pas que là plus qu'ailleurs, on est tout à fait guéri de cette manie ; il n'y a pas si longtemps que Duruy, chargé de parler à des savants, essayait d'appliquer son grand talent aux re-

cherches du sous-sol historique ; il reprenait l'histoire aux couches siluriennes ou dévonniennes, et essayait de préparer le récit des guerres de Cyrus et de Napoléon, en projetant sur les révolutions du globe le rayonnement qui jaillit de la dent d'un mamouth et de la faune préadamique.

Ces puérilités pseudo-politiques sont expulsées par des invasions périodiques de bon sens qui avertissent les chevaliers français de songer un peu au boutiquier, leur beau-père, à l'agriculteur et au soldat leurs soutiens, et leur permettent d'user de patois, s'ils le veulent, pourvu qu'ils fassent, au moins pour quelques heures, les affaires du pays.

Chaque chose à sa place et chaque chose en son temps, dit la sagesse des nations, parceque, comme le chantait l'infortuné Louis XVII sur les genoux de Marie Antoinette, *quand les bœufs vont deux à deux, le labourage en marche mieux.*

Est-ce ce souvenir de la victime du Temple qui nous ramène à la politique française d'aujourd'hui ? Assurément non ! le pauvre enfant qui chantait au clavecin, accompagné par les royales mains de la fille de Marie-Thérèse, n'avait nulle intention de parler à l'avenir. Il ne pouvait pas savoir qu'après le grand Carnot, organisateur de la victoire, viendraient d'autres Carnots s'asseoir aux environs des fleurs de lys du Roy pour gouverner le peuple de France et de Navarre.

Or, il en est arrivé ainsi... M. Sadi Carnot, Sadi n'est pas une particule nobiliaire ordinaire, mais il paraît qu'en ture, cela veut dire *de* M. Sadi Carnot est aujourd'hui l'homme de la France, non par droit de conquête, mais par suite de cet esprit d'affaires qui inspire le pays.

** — Esprit d'affaires, esprit d'affaires, où voulez-vous en venir ?

— A constater tout simplement. La majorité des membres du Congrès a fait son deuil de Ferry, de Freycinet, du grand Boulanger, du brave général Saussier, et elle a donné sa voix à M. Sadi Carnot, à cet employé relativement obscur, mais honnête et consciencieux, et que sa fortune met à l'abri de tout soupçon et de toute tentation de tripotage financier.

Vous ne trouvez pas cela bien héroïque, n'est-ce pas ? cela ne se lit en effet dans aucun drame et ne s'écrit dans aucun roman.

Cette solution semble donc l'accident le plus commun ou plutôt l'incident le plus vulgaire, et le plus « pot au feu » de l'existence d'une nation.

Pourtant il y a là, me semble-t-il, un « signe des temps ».

La République paraît être entrée dans le fonctionnement régulier de ses pouvoirs et prendre possession d'elle-même dans la marche calme et prévue des choses. Les quelques avinés de la place de la Concorde n'ont pas fait sortir les soldats des casernes et le comte de Paris n'a pas fait sourcilier ses partisans même. Du prince Victor, nulle nouvelle. Le premier politicien moderne, Léon XIII, est le premier aussi à saluer Sadi Carnot comme le représentant de la France ; amis et ennemis respectent ce citoyen qui n'était rien hier, et qui n'est rien que par le choix de la Représentation Nationale. Il semble donc qu'elle est prise au sérieux et qu'on la trouve non plus née viable, mais définitivement affirmée.

** — D'où vous concluez ?

— Encore une fois, je ne fais que constater, mais, après tout, il paraît possible que la France se fut imaginé qu'elle a conquis avec le sang de ses fils et l'argent de ses laboureurs le Tonkin et un peu de l'Annam, que Madagascar, le centre de l'Afrique, le Dahomey et le Sénégal lui sont ouverts par ses missionnaires encore plus que par ses soldats, et que l'Algérie revit sous sa grande ombre ; qu'ayant tant d'intérêts et de nations naissantes à pourvoir, elle se fasse industrielle comme une mère et, momentanément du moins, se remette au comptoir et au fuscau.

Voilà donc la France marchande à l'exemple de sa rivale, la commerçante Albion ! Oui et non, elle prend pour un moment sa recette *to make money* ; mais ne craignez pas ! toujours, près de sa caisse, il y aura une épée qui sera la clef de son trésor et sa défense contre les intrigants du dedans et les ennemis du dehors.

Aujourd'hui, elle semble vouloir s'occuper de

ses affaires, et Darwin ou Renaud, les télescopes et les alambics, les traités philanthropico-humanitaires, les chaires de Kalmouk comparé vont peut-être cesser d'occuper toute son attention; n'importe! passons lui ce goût nouveau pour les affaires et donnons lui une chance, comme aux enfants de bonne famille qui veulent faire œuvre de leurs dix doigts.

. — Mais les arts, les sciences, les lettres, que deviendront-ils au milieu de tous ces comptoirs?

— Chacun restera dans sa sphère; le poète ne s'occupera plus de politique et n'en rira que mieux; les peintres brosseront bien leurs toiles; les savants refuseront d'entrer au Sénat pour rester dans leur laboratoire; les politiciens ne mettront plus leur nez dans les questions de religion qu'ils ne connaissent pas, et il est fort possible que ce grand peuple, très affairé pendant toute la semaine, ayant oublié le chemin des clubs sociaux, humanitaires, radicaux, etc., etc., retrouvera celui de l'Eglise, ne fût-ce que pour y aller entendre la messe une fois par semaine.

Et ce jour-là, quand chacun s'occupera de son affaire, sans chercher à faire le bonheur de tout le monde, la Liberté aura fait un grand pas, car elle sera vraiment digne de son nom.

Et la verve de mon spirituel visiteur s'étant éteinte en même temps que mon cigare, nous nous quittâmes en souhaitant longue vie et bonheur au vieux peuple franc.

. Quelques jours plus tard, un matin, en me rendant à mon bureau je rencontrai un confrère qui m'aborda d'un air tout étrange en me disant :

— Eh bien! voici du nouveau. On arrête la police maintenant!

— La police arrêtée, comment cela?

— Eh oui, arrêtée, empoignée, mise au violon, coffrée... Ah, vous vous étiez toujours figuré que la police veillait sur nos personnes et nos propriétés et nous défendait des assassins, des incendiaires et des voleurs? Erreur, mon cher, car on vient d'arrêter un détective privé, un ex-détective de la cité et deux gardiens de la paix, sous accusation d'avoir volé, d'avoir mis le feu à une maison et on dit même qu'ils avaient l'intention d'assassiner! Brrrrr...

— Tiens, tiens, tiens! mais c'est un roman de Richebourg que vous me contez là, c'est le cas de Théfer, dans le roman de Jean-Jeudi, publié dernièrement dans LE MONDE ILLUSTRÉ!

— Du tout, ce n'est pas un conte, je n'ai rien imaginé, je ne vous parle pas de Théfer ni de Jean-Jeudi, et ce que Richebourg a imaginé est vrai, et il est inutile de demander si c'est arrivé comme le font les bonnes gens qui lisent un roman, car la chose est exacte. C'est arrivé, et non pas à Paris ou à Londres, où se passent tous les drames des conteurs, mais à Montréal, en pleine métropole du Canada.

Et ce n'était ma foi, que trop vrai, comme vous le savez.

. Ce que l'on va faire de ces gens-là, je l'ignore, car en notre siècle étrange, il ne faut plus s'étonner de rien.

Peut-être seront-ils condamnés; il est possible aussi qu'ils soient acquittés, mais quoiqu'il arrive, nous devons, jusqu'à nouvel ordre, nous abstenir de nous vanter de notre police.

Le même scandale a épouvanté l'Angleterre, il y a sept ou huit ans, mais on a été sévère pour les détectives voleurs, et depuis cette époque les choses vont un peu mieux.

. Je ne sais si vous êtes allé aux représentations données par l'Union des Commis-Marchands, ces jours derniers; si oui, vous savez que les artistes ont été excellents, si non, je vous engage à aller les applaudir prochainement quand on jouera au bénéfice de la Maison de Refuge Française.

En passant, je tiens à vous dire combien j'admire l'union des employés du commerce, car la Société des Commis-Marchands est une des meilleures et des mieux composées et des plus prospères de Montréal.

Elle a déjà fait beaucoup de bien et je suis certain qu'elle gagnera encore du terrain.

Seulement, il y a un seulement, je ne puis comprendre pourquoi tous les commis-marchands n'en font pas partie, ils ont tout à gagner à se joindre à leurs confrères et rien à perdre.

Unissez vous, messieurs, ne formez qu'un seul faisceau et vous serez forts.

En attendant ce résultat logique et heureux, Dieu vous garde et vous protège.

Leon Leduc

ANTOINE DE CRISASY

L portait le titre de marquis et était frère du chevalier Thomas de Crisasy.

En attendant que nous puissions raconter toute sa carrière, imprimons les notes suivantes qui serviront à guider les chercheurs et les curieux.

Arrivé dans la Nouvelle-France en 1683 ou 1684, comme il a été constaté ailleurs, je ne trouve sa trace que neuf années après.

1692. Le marquis de Crifafy commande dans la bourgade des sauvages du Saut Saint-Louis; on lui envoie un renfort de soldats et de munition, à cause du danger que doit courir le poste si les projets des Iroquois se réalisent. Il se rend très utile en ces circonstances. (Charlevoix II, 125; Bacq. de la Potherie III, 167; Daniel: *Grandes Familles*, page 518.)

1693. Le marquis de Crisafy commande les Français du Saut Saint-Louis. (*Paris Documents IX*, 556)

1696. Juillet. Dans l'expédition contre les Iroquois, le marquis de Crifafy est placé au commandement d'un fort que les Français construisent sur les terres de ces Sauvages, auprès du lac Ganentaha. (Charlevoix II, 170.) Ce fort était à Onondaga. (*Paris Documents IX*, 652.)

Dans ce fort étaient renfermées les provisions de l'armée. (Daniel: *Grandes Familles*, 518; Ferland: *Cours d'histoire II*, 292.)

1699. Printemps. Le marquis de Crisasy est nommé lieutenant du roi à Québec, à la place du sieur de Ramesay. Crisasy était, jusque-là, lieutenant du roi à Montréal. (Daniel: *Aperçu*, page 46.)

Voir le *Mémoire de Catalogne*, dans lequel il dit, à propos des promotions de 1699, que le « chevalier de Crisasy » lui avait fait des confidences à ce sujet. S'il s'agit vraiment du chevalier, il avait dû parler ainsi avant sa mort, laquelle datait alors de deux années.

1700. 17 février, Québec. Le marquis de Crisasy épouse Claire, née 18 mars 1685, fille du procureur-général Ruette d'Auteuil. Elle mourut le 9 octobre 1705. (Tanguay: *Dictionnaire I*, 159, article D'Auteuil.) A l'article « Crisasy », Tanguay ne dit rien de ce mariage. Il y a apparence qu'il n'en sortit pas d'enfant.

1702. « On commença les fortifications de Québec sur les plans du sieur Levasseur, qui eut quelques discussions avec M. le marquis de Crisasy, qui pour lors commandait la place. » (Gédon de Catalogne: *Mémoire sur ce qui s'est passé...*)

1704. 20 décembre. Baptême de François-Antoine, fils de René Godefroy, écuyer, sieur de Tonnancourt, procureur du roi, et de Marguerite Allieu. Parrain: M. le marquis de Crisasy, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, gouverneur pour le roi des 3- (*) Rivières. Marraine: madame Claire d'Auteuil, son épouse. (*Registre paroisse Trois-Rivières*.)

(*) C'est la première fois que le chiffre 3 est employé dans les registres de l'église des Trois-Rivières pour écrire le nom de cette ville.

1706. 16 septembre. Le marquis de Crifafy gouverneur des Trois-Rivières, rachète une captive anglaise. (Tanguay: *A travers les Registres*, 100.)

1708. Avril. M. de Crisafy, gouverneur des Trois-Rivières, est parrain. La marraine est madame de Varennes, veuve de l'ancien gouverneur des Trois-Rivières et mère de La Vérendrye. (*Registre paroisse Trois-Rivières*.)

1709. Milieu de janvier. M. de Vaudreuil passe aux Trois-Rivières et trouve que M. de Crisafy a parfaitement fait exécuter les ordres que lui avait envoyés M. de Ramesay, gouverneur de Montréal, pour avertir les habitants de se tenir sur leurs gardes à l'approche de flotte anglaise qui, disait-on, remontait le fleuve. (*Paris Documents IX*, 824)

1709. 6 mai. Inhumation de M. le marquis de Crisaphy, chevalier de Saint-Louis et gouverneur des Trois-Rivières. Sépulture dans l'église. Le frère Le Poivre, récollet, curé. (*Reg. paroisse Trois-Rivières*)

M. Joseph Marmette, qui arrive de Paris, me dit que dans la Correspondance Générale des Archives de la Marine, série « Canada », volume 31, page 194, il y a, sous la date du 2 novembre 1710, Québec, une lettre de Monsiegnat, conseiller au Conseil Souverain de Québec, au sujet des biens d'un marquis de Crisasy, décédé.

Je viens de revoir toutes mes notes sur les deux Crisasy, et je suis convaincu que leur nom était Crisasy.

Il ne reste des deux Crisasy qu'un souvenir bien effacé parmi nous. Les amateurs des études historiques seuls connaissent quelque chose de ces gentilhommes. Les villes de Montréal, Québec et Trois-Rivières, où ils ont exercé de hautes fonctions avec dignité, devraient placer leurs noms au coin d'une rue.

Depuis vingt ans, j'ai eu le plaisir de voir la municipalité des Trois-Rivières attacher à ses rues nouvelles les noms d'une dizaine de personnages qui lui appartiennent historiquement, mais que nous avions oubliés.

C'est ainsi que doit en agir chaque ville et chaque village, pour conserver les traces d'un passé qui est notre noblesse aux yeux des nations étrangères.

Benjamin Sulte

La chasse aux fauves dans l'Afrique centrale. — Dans une conférence que M. Junker a faite à Saint-Petersbourg, sur ses voyages dans l'Afrique centrale, le célèbre explorateur a fait le récit suivant: Les nègres ont un système singulier pour faire la chasse aux fauves, très nombreux dans ces contrées. A l'approche de l'automne, quand les herbes sèches et avant que commence la saison des pluies, les indigènes cherchent le point où se réunissent en grand nombre les animaux sauvages avec leurs petits. A la tombée de la nuit, ils allument les herbes autour du point désigné. Les animaux ne quittent jamais leurs petits, et ils restent immobiles. Au fur et à mesure que l'incendie se développe, on voit de toutes parts des reptiles de toute sorte et des nuées d'insectes s'éloigner du foyer de l'incendie. Des milliers d'oiseaux voltigent dans la plaine et se jettent sur le riche butin d'insectes. Les oiseaux de proie accourent aussi de tous côtés pour dévorer les reptiles. Les fauves, entourés d'un brasier fumant, finissent par se débattre dans les flammes et se brûlent les pattes. Les chasseurs les abattent alors sans peine à coups de flèches. C'est là un spectacle d'un lugubre grandiose dont les habitants du vieux continent n'ont aucune idée.

Le *London Illustrated News* (édition américaine) vient de publier, à l'occasion de Noël, un magnifique numéro, que nous recommandons à nos lecteurs. En voici le sommaire:

Quatre peintures en couleurs pour présents, imprimées en chromo-lithographie de genre: 1. Bulles; 2. Foi; 3. Rose et Chryseuthème; 4. Ne touchez pas. — Histoire complète par Bret Harte, intitulée « Une Phyllis de la Sierra », illustrée par R. C. Woodville. — Illustrations par R. C. Woodville, Florence Gravier, A. Hunt, G. Montbard, Kate Craufurd, Hal Ludlow, Lucien Davis, Louis Wain, H. Reinecke, Stanley Berkeley.

En vente partout. Prix: 50 cents.

Les hommes d'Etat, dignes de ce nom, au lieu de produire un remous, créent un courant. — J. TROUBAT.



1-2. Tiare et écriin de la Tiare, offerts par le clergé de Paris.—3. Coupe en argent et onyx, offerte par Mgr l'archevêque de Rouen.—4. Clochette en argent doré, don du duc de Chartres.
LE JUBILÉ DE LÉON XIII. — EXPOSITION DES DONS OFFERTS PAR LES FIDÈLES ET LE CLERGÉ DE PARIS À SA SAINTETÉ

AVENTURES DE CHASSE

DANS L'AFRIQUE CENTRALE

LE CROCODILE—LA TSETSE—CHASSE AU BUFFLE

Le Gombé méridional est un gros affluent de la Ma'agaradzi, qui se jette dans le lac Tanganika, au sud du cap Kabogo. Je m'y trouvais à l'époque où les hordes de Mirambo descendaient de l'Ounyamouési pour réduire à merci le pays de Pimboué, au moment terrible enfin où s'accomplirent les événements tragiques qui amenèrent le massacre de nos compagnons, Carter et Cadenhead.

Dans toute cette région, la nature revêt un aspect réellement enchanteur : le sol fertile, arrosé par des myriades de cours d'eau et couvert de la plus luxuriante végétation, offre l'image vivante de la richesse et de la vitalité. Ce ne sont que vallées pittoresques, fières collines, rivières écumeuses ; à l'horizon se détachent des monts ambitieux, et sur leurs flancs pendent de vastes forêts dont les rangées solennelles de grands arbres droits et nus comme des colonnes, forment à perte de vue d'interminables perspectives.

Quelle force ! quelle variété dans cette végétation ! Le sol est si généreux et la nature si séduisante, qu'en dépit des effluves trop souvent mortels qui s'en échappent, on s'attache à cette contrée à la fois si riche et si déshéritée.

Avec leurs eaux puissantes et leur sauvage décor, les tribulatoires du Grand Lac offrent aux regards de l'explorateur un spectacle au dessus de toute description : les formes pittoresques des montagnes tranchent sur l'azur resplendissant, et l'onde scintille au soleil comme des flots d'indigo ; parfois de hautes falaises d'un gris d'acier, coiffées de vapeurs légères, détachent leurs crêtes déchiquetées et laissent voir entre leurs déchirures marquées d'une teinte plus sombre, toute une chevauchée de collines qui s'étendent au loin.

C'est une ivresse pour l'âme et pour les yeux ; aussi, sous le charme de cette éblouissante nature, oubliant les dangers, la fatigue, l'incertitude menaçante de l'avenir, maintes fois il m'arriva de m'écarter bien loin du campement pour m'isoler dans le ravissement où me plongeait ce merveilleux tableau.

Mon nègre Mabrouki m'accompagnait toujours dans ces excursions, dont en réalité la chasse était toujours le principal mobile, et c'est ainsi qu'un matin j'arrivai avec lui sur les bords du Gombé.

Ayant aperçu sur l'onde des nénufars d'un aspect tout particulier, pour m'en approcher j'avisai un tronc d'arbre à moitié échoué dans les herbes, sur lequel je comptais passer pour atteindre les fleurs que je convoitais.

Au moment où j'allais y poser le pied, quel fut mon effroi de voir remuer ce que je prenais pour un soliveau !

En même temps, une des extrémités émergea des herbes, et devant moi je vis avec terreur se dresser une mâchoire immense, effroyable, hideuse.

Ce que je croyais être un tronc d'arbre n'était autre chose qu'un énorme crocodile qui sommeillait au soleil.

Un seul moment d'hésitation, et j'étais perdu ;

le monstre allait me saisir et me faire payer cher l'audace d'avoir troublé son repos.

Un frisson, je l'avoue, me parcourut le corps, mais seulement pendant l'espace d'un éclair ; reprenant aussitôt possession de moi-même, instinctivement mon rifle tomba en joue et, à bout portant, j'envoyai presque simultanément mes deux balles dans la gueule béante qui s'agitait devant moi.

Puis, je me rjetai en arrière. Ce second mouvement me sauva plus sûrement peut-être que l'appui de mon arme : en effet, dans le spasme de la douleur, le crocodile s'était brusquement retourné, et de sa queue balayait les alentours avec une telle violence que les arbustes se brisaient comme des fétus de paille, et, sous un seul de ces coups redoublés, j'eusse été certainement broyé.

Toutefois son agonie fut courte, et ses soubresauts ne lui permirent même pas de rentrer dans l'eau malgré les efforts qu'il tentait dans ce but : aux cris enthousiastes de Mabrouki, bientôt je pus me rapprocher du monstre qui venait d'ex-

jambe l'imprudence de s'être aventurés dans l'eau.

Un des fléaux de l'Afrique équatoriale, celui qui désole le plus les immensités boisées de la région des Grands Lacs, c'est certainement la terrible mouche tsetse, qui sévit avec rage dans les régions où je me trouvais alors.

J'avais lu que sa piqûre n'est fatale qu'aux bêtes, mais qu'elle n'incommode point l'homme ; tournant en dérision les récits des autres voyageurs, Stanley raconte même certaines expériences qui lui ont démontré, dit-il, que la tsetse nous est inoffensive ; bien plus, il ajoute—et cela m'étonne de la part d'un explorateur si éminent—qu'à son avis les chevaux résistent parfaitement à ses attaques.

Que mon illustre devancier me permette en ceci de le contredire absolument : mes compagnons et moi nous eûmes à souffrir cruellement sur nos personnes des atteintes de la tsetse, et il n'est pas un seul voyageur, Européen ou Arabe, ayant traversé ces forêts africaines, qui n'affirme que l'emploi du cheval demeurera impossible

aussi longtemps que cette mouche funeste n'aura pas entièrement disparu, car sa piqûre, qui ne tue pas l'animal sur le champ, l'affaiblit cependant, lui donne la fièvre, décompose son sang et finit, en somme, par le faire périr ; il n'y a à cet égard aucun doute possible.

Ce fut donc pour moi un triste mécompte que la rencontre de la tsetse, après les illusions que je m'étais faites sur elle d'après les récits de Stanley ; car j'en fus piqué avec une telle violence que, même à travers mes vêtements, son dard produisit une douleur cuisante suivie d'atroces démangeaisons et d'un gonflement immédiat de la peau. Parfois, au cours d'une même étape, je fus atteint de la sorte à la figure, aux mains, aux jambes, et j'en éprouvais de telles tortures que la fièvre ne tardait pas à se déclarer.

Rien ne fait lâcher prise à ces mouches voraces : harcelé par elles, souvent je me disloquais le bras pour les disperser, frappant de droite et de gauche, en avant, en arrière, agitant mon mouchoir ou jouant de la canne, m'épuisant en vains efforts pour arriver à les effrayer ; elles me laissaient en paix un instant, tournoyaient sur ma tête, et, tenaces, revenaient bientôt se poser aux mêmes endroits. C'est généralement une artère qu'elles choisissent et, une fois en position, elles plongent leur aiguillon, aspirent voluptueusement le sang, et se grisent au point d'en perdre toute prudence,

toute crainte : en ces moments-là, rien ne les fait bouger, elles préfèrent mourir sur place et se laissent écraser au milieu de leur festin.

A première vue, la tsetse est un insecte peu remarquable : on dirait une grande mouche, mais plus svelte, les ailes plus allongées et le corps brunâtre, zébré de jaune à son extrémité postérieure. La tête aussi a une structure particulière, et le dard, vu au microscope, resembler à la lame triangulaire d'un poignard creusée dans toute sa longueur et dont une des arêtes, celle du milieu, serait mobile et ferait l'office d'une pompe aspirante.

Dans quel état furent mis mes pauvres ânes ! Ruades, sauts, bonds furieux, rien ne parvenait à faire fuir les implacables mouches qui s'abattaient sur eux ; c'est aux jambes surtout qu'eux les s'acharnaient, et à peine leur aiguillon s'y était-il posé, qu'un jet de sang s'échappait de la blessure.



Le crocodile, de sa queue, balayait les alentours.—Page 261, col. 2.

pirer.

Sans être d'une taille gigantesque, il mesurait pourtant près de six mètres de long, et sa grosseur expliquait aisément mon erreur, quand je l'avais pris pour un arbre à demi submergé.

Le Gombé, la Malagaradzi et tous les affluents des grands lacs pullulent, du reste, de crocodiles et de caïmans qui rendent fort dangereux les passages au gué ; généralement, pour les effectuer, on est forcé de faire battre l'eau par quelques nègres de l'escorte, afin d'écarter ces hôtes incommodes. Quant aux noirs, par suite peut-être de l'odeur qu'exhale leur derme, ils semblent à l'abri des attaques de ces monstres ; et j'ai constaté un fait identique au Sénégal : malgré les requins dont la rade de Dakar est infestée, les naturels plongent impunément autour des navires qui font escale, tandis que mains Européens ont payé de la perte d'un pied ou d'une

sure. C'était pitié de voir les braves et courageuses bêtes arrangées de si cruelle façon ! Elles en dépérissaient à vue d'œil, plusieurs mêmes succombèrent ; les porteurs avaient beau remplir autour d'elles l'office de chasse-mouches, les vampires n'en avaient cure, et leurs dards cruels continuaient à faire rage.

Il est des animaux pour lesquelles la piqûre de la tsetse est absolument mortelle, le bœuf et la vache entre autres ; heureusement, il suffit de défricher la jungle autour d'un village pour refouler cette mouche néfaste dans la profondeur des halliers où elle se comblait, et de la sorte il n'est pas rare de rencontrer du bétail splendide au sein même d'un pays infesté par la tsetse.

Les buffles semblent aussi échapper aux atteintes de ce nuisible insecte, car c'est par superbes et nombreux troupeaux qu'on les voit s'ébattre dans ces immensités sauvages. Depuis longtemps j'avais formé le projet de leur faire une chasse sérieuse, mais jamais je ne pus le mettre à exécution, les gens du pays n'osant s'aventurer en ce moment-là dans le porry qu'ils disaient peuplé de bandits.

Ce fut donc avec Mabrouki seulement que je battis les plaines de l'Ougala à la recherche de ce gros gibier.

Je vis successivement de fortes bandes de buffles, mais mon étonnement fut grand de constater leur profonde couardise : ces puissants animaux, qui auraient pu nous éventrer si aisément, détaient à notre approche comme de jeunes faons effarouchés ; deux fois je parvins ce jour-là à approcher les troupeaux d'assez près pour pouvoir tirer à coup sûr, deux fois des traînés de sang me prouvèrent que mes coups avaient porté, mais chaque fois aussi, au lieu de se retourner contre moi, les blessés avaient fui lâchement et s'étaient perdus dans la profondeur des bois.

Je m'en revenais en maugréant contre la puissanimité de ces animaux, quand au détour d'une clairière, un mugissement sonore se fit entendre sur ma droite, et je vis déboucher à vingt mètres de moi un superbe buffle mâle.

— *Baïa, bana !* s'écria Mabrouki.

Dans ses moments d'effroi, mon brave serviteur oubliait les quelques mots de français qu'il avait glanés dans les rues de Zanzibar ; mais je connaissais suffisamment le swahili pour toujours le comprendre, et son exclamation signifiait : Maître, cet animal est très mauvais !

Je n'y pris point garde : le buffle africain m'avait donné toutes les raisons possibles pour le mépriser absolument, et ce fut en me jouant que j'adressai une balle au visiteur inattendu qui s'offrait à ma vue.

Mabrouki poussa un cri terrible, et, jetant à terre mon gros rifle à éléphant dont il était porteur, prestement il s'élança sur la branche d'un arbre voisin où il se suspendit avec terreur.

Au même instant, le buffle, que ma balle n'avait fait qu'effleurer, se ramassa sur lui-même et, dérotté par les cris de Mabrouki, chargea furieusement, tête baissée, contre l'arbre qui servait de refuge à mon malheureux nègre.

Alors seulement je compris.

Les buffles en troupeaux sont généralement d'humeur accommodante : ils fuient et, fussent-ils blessés à mort, jamais ne se retournent contre le chasseur ; mais tout autre est le buffle solitaire qui, repoussé de ses frères, erre en paria et devient farouche, querelleur et mauvais ; celui-là attaque volontiers et se défend toujours avec l'ardeur du désespoir.

Tel était l'animal que je venais de blesser, et dont la colère était sérieusement à redouter.

Toutefois, sans s'en douter, en grim pant sur un arbre, Mabrouki me sauvait réellement la vie : pris au dépourvu, ne m'attendant pas à la résistance de l'animal, nul doute que j'eusse été éventré si, au lieu de fondre aveuglément vers Mabrouki qui criait, il se fût rué sur moi.

Son impétuosité était telle, le choc si violent, que je crus un instant que l'arbre allait céder ; profitant de cet instant de répit, je ramassai vivement mon rifle à éléphant et, me rapprochant de l'animal, je lui logeai une balle de fer au défaut de l'épaule.

De ma vie je n'oublierai le beuglement sinistre qu'il poussa alors, ni le bond furieux qu'il fit vers moi avec toute l'énergie d'une douleur suprême !

Mais, cette fois, j'étais préparé à l'assaut et ma seconde balle l'arrêta net : il chancela et tomba lourdement à quelques pas de moi.

Plus mort que viv, Mabrouki se laissa choir de son arbre protecteur et ce fut en tremblant qu'il s'approcha de la bête pour lui couper le cou, suivant la coutume sacrée du pays ; puis il alla quêrir du monde aux alentours, et la curée commença au milieu des cris enthousiastes de ces Africains qui, pour intrépides qu'ils soient dans leurs exploits cynégétiques, évitent pourtant soigneusement de chercher noise au buffle solitaire, tant est grande la terreur que leur inspire le farouche paria des forêts.

ADOLPHE BURDO.



M. SADI-CARNOT, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

CARNOT (Marie-François-Sadi) ingénieur français, député, fils aîné de Carnot (Lazare Hippolyte), né à Limoges, le 11 août 1837, entra à l'école polytechnique, en 1857, avec le numéro cinq, puis à l'École des ponts et chaussées avec le numéro un. Il en sortit le premier en 1863, et après avoir été quelque temps secrétaire-adjoint du conseil des ponts et chaussées, fut nommé ingénieur à Annecy. Le 10 janvier 1871, il devint préfet de la Seine-Inférieure et commissaire extraordinaire chargé d'organiser la défense nationale dans les départements de la Seine-Inférieure, de l'Eure et du Calvados. Elu représentant de la Côte-d'Or à l'Assemblée Nationale, le 8 février 1871, le troisième sur huit, par 47,711 voix ; il prit place à gauche, se fit inscrire au groupe dit de la gauche républicaine et en devint secrétaire. Il vota pour toutes les mesures tendant à l'établissement définitif de la République et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Il se présenta aux élections générales du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, dans la 2^e circonscription de l'arrondissement de Beaune, et fut élu par 7,058 voix, contre 5,700 environ, réunies par ses deux concurrents.

Il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre, dont il fut élu secrétaire, et après l'acte du 16 mai 1877, il fit partie des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu dans la même circonscription, par 7,584 voix contre 5,324, obtenus par le candidat officiel, M. Benoît Champy, fils.

M. Sadi Carnot s'est fait remarquer dans les discussions spéciales concernant les travaux publics, principalement les chemins de fer, la navigation intérieure, etc.

Il fit partie à plusieurs reprises de la commission du budget et fut choisi par elle, en 1878, comme rapporteur du budget du ministère des travaux publics. Un décret du 26 août de la même année le nomma sous-secrétaire d'Etat de ce ministère.

En 1880, il prenait la direction des travaux publics, qu'il abandonna en 1882, pour celui des finances, dans le ministère Duclerc. Au retour du ministère de Freycinet au pouvoir, le 8 janvier 1886, il reprit le portefeuille de ministre des finances qu'il abandonna le 4 décembre de la même année.

M. Sadi Carnot est très riche et sa fortune est évaluée à près de vingt-cinq millions.

LORD LYONS

L'ambassade anglaise, à Paris, a changé de titulaire. Lord Lytton succède à lord Lyons, qui vient de mourir, en embrassant la religion catholique.

Né en 1817, ce dernier avait juste soixante-dix ans, et était le seul fils survivant de lord Lyons, le commandant de la flotte anglaise de la mer Noire, lors de la guerre de Crimée. Il est entré de bonne heure dans la diplomatie. Il eut à remplir plus d'une mission difficile en Italie, de 1852 à 1858, aux Etats-Unis, de 1858 à 1864.

Depuis, après avoir été nommé ambassadeur à Constantinople, lord Lyons fut promu au poste de Paris, qui est considéré comme le plus important de la diplomatie anglaise, et il sut s'acquitter de sa mission avec une bonne grâce, des formes conciliantes et amicales qui lui ont gagné à bon droit l'estime et l'attachement universels.

Lord Lyons était resté l'ami de la France dans ses désastres. On n'a pas oublié que ce fut lui qui, à la levée du siège de Paris, organisa le train de ravitaillement qui mit fin soudain à la famine sous laquelle la capitale avait succombé. Dans ses dernières années sa santé avait faibli, et il s'était presque entièrement retiré du monde.

LORD LYTTON

Lord Lytton, le successeur de lord Lyons à l'ambassade anglaise de Paris, est le fils du fameux romancier anglais Bulwer-Lytton, dont les œuvres ont eu tant de succès dans le monde entier, et il joint lui-même la gloire de l'écrivain à celle de l'homme d'Etat. Né en 1831, lord Lytton, après avoir rempli divers postes diplomatiques, fut nommé vice-

roi des Indes, en 1876, par M. Disraeli, depuis lord Beaconsfield. Son séjour à Calcutta fut marqué par son faste, notamment à l'occasion de la proclamation de la reine Victoria comme impératrice des Indes.

Deux ans après, il précipitait l'Angleterre dans une guerre contre l'Afghanistan, dont elle sortit victorieuse, après une lutte des plus coûteuse et des plus pauvre en résultats. En 1880, il résigna ses fonctions en même temps que le cabinet conservateur donnait sa démission. Depuis, il a vécu à l'écart de la politique, poursuivant ses travaux littéraires qu'il fait paraître sous le pseudonyme d'Owen Meredith.

Lord Lytton arrive à Paris avec la réputation d'un homme du monde accompli. Nul doute qu'il continuera de resserrer les bons rapports qui existent déjà entre la France et l'Angleterre.

EXPOSITION DES OBJETS OFFERTS AU PAPE A L'OCCASION DE SON JUBILÉ

Il y a quelques jours, une exposition d'un caractère et d'un intérêt particuliers, celle des objets que le diocèse de Paris offre au Saint-Père à l'occasion de son jubilé sacerdotal, n'a pas cessé d'attirer des milliers de visiteurs au palais archiépiscopal, rue de Grenoble, à Paris. Cette exposition occupait trois grands salons du rez-de-chaussée.

Elle comprenait sans doute bien des pièces qui échappent à l'examen et qu'il suffira de signaler en bloc : des chasubles, des étoles, des ostensoirs, des statues, du linge, des flambeaux, des vases, des calices, des reliquaires, des livres, des crucifix, envois modestes d'associations et de communautés religieuses, qui permettront au pape de multiplier ses charités aux paroisses pauvres, aux lointaines chapelles des missionnaires.—Mais en même temps plusieurs sollicitaient le regard par des mérites vraiment artistiques, et de celles-là, il convient de parler avec quelques détails.

Ainsi, il faut mentionner une sorte de dessus de bureau, imité du meuble du Régent, et orné de bronzes dorés, aux armes de Léon XIII et de la Maison de France. C'est un don de M. le comte de Paris. A ce présent, Mme la comtesse de Paris a joint une répétition, petit format, de la *Jeanne d'Arc* de la princesse Marie, belle épreuve en argent, posée sur un riche piédestal, aussi en argent.

Une sonnette en vermeil, ornée et ciselée partout, est l'offrande du duc de Chartres ; une croix pectorale, formée de dix-huit grosses émeraudes, celle du duc de Nemours et du duc d'Alençon.

Toutefois, la pièce qui attirait principalement l'attention, c'est la tiare offerte à Sa Sainteté par le clergé et les fidèles du diocèse de Paris. Copiée, quant au style, sur les tiaras que l'on voit au Vatican, dans les fresques de la Chambre della *Segnatura*, elle est en drap d'argent brodé à la main et enrichi de perles ; les trois couronnes, en or, à six fleurons, sont couvertes de pierres précieuses—six cents environ—saphirs, rubis, émeraudes et diamants, et les fanons, aux armes du pape, se terminent chacun par trois glands d'or.

Mais, pour renfermer un tel objet, il fallait un écrin assortissant. Cette fois, le coffret de saint Louis, conservé dans l'église de Dammarie, semble avoir servi de modèle. Du moins, avec ses larges ferrures et son semis de clous d'or, avec ses rondelles et ses écus émaillés portant les sceaux des paroisses et des communautés donatrices, les armoiries ou les chiffres des souscripteurs laïcs, il en rappelle de très près le décor.

La tiare et son écrin représentent une valeur de plus de cent dix mille francs.

DICTONS POPULAIRES DE DÉCEMBRE

Décembre prend
Et me rend.

S'il gèle au solstice d'hiver (21),
Le blé sera cher.

S'il pleut au solstice d'hiver,
Le blé sera bon marché.

Entre la Toussaint et Noël (25),
Ne peut trop pleuvoir ni vent.

Noël herbeux
Pâque neigeux.

Qui à Noël se chauffe au soleil,
À Pâque brûle la bûche de Noël.

Qui à Noël cherche l'ombrier,
À Pâque cherche le foyer.

Si à Noël tu vois moucheron,
À Pâque tu verras glaçons.

À Noël au balcon,
À Pâque au tison.

À la Sainte-Luce (13),
Le jour croit d'un saut de puce ;

À la Saint-Thomas (21),
Les jours sont au plus bas.

Les jours allongent à la Saint-Thomas
Du saut d'un cat ;

Au Noël
Du saut d'un baudet ;

Le vingt-neuf
Du saut d'un bœuf ;

Au nouvel an
D'un pas de sergent.

Tout le monde à la Saint-Sylvestre,
Jette ses économies par les fenêtres.

CHAPEAUX!

Demandez à voir l'assortiment considérable de

LAINAGES,

Tels que Châles de choix, Capelines élégantes et articles de tous genres.

Manchons en peluches tous nouveaux faits sur commande.

Etoffes à robes, la fureur du jour à New-York et très appréciées à Montréal.

Les femmes élégantes sont surtout priées de visiter nos salons.

Nos prix ont été spécialement réduits afin de diminuer notre stock.

Nous invitons les DAMES de ne pas manquer de faire des achats exceptionnels, surtout en fait de

MANTEAUX,
MANCHONS,
CHAPEAUX,
LAINAGES,
ETC., ETC.

Mlle CHAMPAGNE,

1648, RUE SAINTE-CATHERINE

Rhumes, Toux, Asthme, Oppressions,

ETC., ETC.,

Guéris infailliblement par l'usage de

L'Elixir Pulmonaire Balsamique

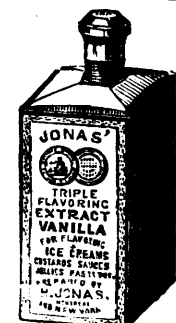
PRÉPARÉ PAR

PICAULT & CONTANT

PHARMACIENS

1475—RUE NOTRE-DAME—1475

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Collefors.
Huile d'Olive en 4 pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRESOLÉS—10

BA FISHER DESSEIGNEURS) MONTREAL

On demande des Agents

POUR PLACER DES

Articles de Pépinière Canadienne

Des hommes honnêtes, courageux, âgés de 25 ans et plus, pourront se procurer de l'ouvrage pour les

DOUZE MOIS PROCHAIN.

Expérience inutile. On donne tous les renseignements nécessaires, nous prenons à SALAIRE FIXE et nous payons les dépenses. Adresse (donner âge et envoyer photographie)

STONE & WELLINGTON.

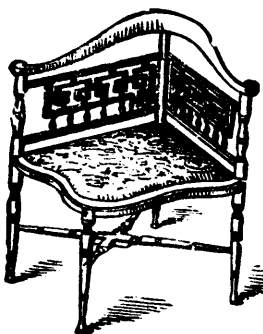
242, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

J. W. BEALL, Gérant.

Arrangements spéciaux.

Pépinières Fonthill, Ont. Etablies en 1842 465 acres, les plus grandes pépinières du Canada.

MAGASIN PITTORESQUE Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef: M. Edouard Charton. Bureaux: 29, Quai des Grands-Augustins, à Paris (France). Abonnements pour 1906: Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 13 fr.



Meubles de fantaisie pour les Fêtes

Meubles pour Salons en groupes de 3 à 6 morceaux,
Chaises en bois plié de Vienne (Autriche).
Chaises en jonc de Chine, nouveaux genres.
Tables, Feritoires, Tabourets, etc., etc.

—CHEZ—

WM. KING & CIE.,

NO 652, RUE CRAIG

VENTE SPECIALE DE

Fourrures pour les Fêtes!

Un assortiment complet de Coques de toutes formes et de toutes grandeurs pour hommes, femmes et enfants, ainsi que Capots en pelletteries, Manchons, Bagodes, Collettes, Col, Bordures pour Manteaux, Gants, Mitaines, Souliers, etc., le tout de première qualité.

Vous pourrez faire réparer vos pelletteries dans les derniers goûts et dans des prix qui défient toute compétition. N'oubliez pas de faire une visite au grand entrepôt de fourrures de

LORGE & Cie.,

NO 21, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

La Grande Vente de la Faillite

—DE—

TREMBLAY & LALONDE

A LIEU MAINTENANT

Grande occasion en Marchandises Seches d'automne et d'hiver

VENEZ AU PLUS TOT

GAGNON & SHIPTON

1973—RUE NOTRE-DAME—1793

Spécialité pour cette Semaine!



Services à Dîner (103 pièces avec soupière) à prix réduit

Services à souper très jolis \$2.75

Services à l'eau à très bon marché

Belles lampes à main pour 17 cents

QUELQUE CHOSE DE NOUVEAU POUR CADEAUX :

PORTE-FRUITSI!

L. DENNEAU,

2023, RUE NOTRE-DAME

Trois portes à l'est du carré Chaboillez.

Telephone No 273



Chester's Cure!

Pour la Toux
L'Asthme Rhumes
Bronchites Catarre
Enrouements Etc, etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,
461, rue LaGauchetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00
" petite boîte..... 50

AMELIORATION!

A la demande d'un grand nombre de personnes, nous venons d'ouvrir un dépôt de la célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Lefebvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où l'on pourra toujours s'en procurer au verre, par une pompe automatique et hydraulique, au prix modique de trois cents le verre.

E. MASSICOTTE & FREEE.

SAVONS MEDICINAUX

DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rife, Hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.

Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.

Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 6—Pour la teigne.

Savon No 7—Pour maladie de la barbe.

Savon No 8—Contre les taches de rousseur et le masque.

Savon No 9—Contre les rhumatismes.

Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.

Savon No 11—Desinfectant.

Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rife.

Savon No 13—Pour les crevasses.

Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.

Savon No 16—Contre les moustiques, maringouins, mouches noires, etc.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.

Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la malle.

ALFRÉD LIMOGES, St-Eustache, P. Q.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement: un an, \$4; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York Etats-Unis.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 331.—DEVINETTE

Quelle est la ville de France dont le nom peut se lire indistinctement de gauche à droite et de droite à gauche ?

No 332.—ENIGME

Je ne suis point esprit, et corps je ne suis guère, Bien qu'on me puisse voir toujours à la lumière : On pourrait me toucher, mais quand à me saisir L'imprudent qui l'essai est sûr du repentir. Me fait naître qui veut, qui veut me peut détruire, Un souffle quelque fois pour cela peut suffire, Mais laissez-moi grandir et vous pourrez juger, De se fier à moi qu'il est souvent danger.

No 333.—CAPRICE ANAGRAMMATIQUE

Cet homme a brisé, par un XXXXXX persévérant, l'obstacle qui s'était XXXXXX à lui.

SOLUTIONS

No 329.—Le mot est : Trou.
No 330.—Le mot est : Cou-rage.

ONT DEVINÉ :

Mme J. B. E. Bédard, Mme C. Dion, Ottawa; Alfred Alarie, Lévis; Mlle Antonia Dupuis, Nap. Dupuis, St-Henri de Lévis; Mlle Eléosa Martineau, Félix Cloutier, H. Bruneau, Québec; Mlle Jane Langlois, Mlle Eugénie Cinq-Mars, Mlle Ernestine Goyer, Charles-Aimé Griffard, Montréal; J. Noël, Lévis; A. P. Letendre, Rimouski; Mme Frédéric Juneau, Québec; Charles Lavigne, St-Hyacinthe; Sphinx, Valleyfield; J. J. S. Fortier, Lévis.

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le foie et les poumons; fait expectorer sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montreal

A tous ceux qui ne croient pas

AUX PROPRIETES DE

L'EAU SAINT-LEON

QUÉBEC, 14 OCTOBRE, 1887.

A la Compagnie d'Eau St. Leon,

Messieurs.—J'ai souffert pendant cinq ans du Rhumatisme, de la Goutte, et j'ai employé un grand nombre de remèdes, mais sans pouvoir obtenir de soulagement, lorsqu'enfin je commençai à faire usage de L'EAU MINÉRALE DE SAINT-LEON, nouvellement puisée des sources. J'ai trouvé que c'était un excellent remède; elle m'a donné une complète satisfaction. Je conseille vivement aux autres de l'employer pour ces sortes de maladies.

L. A. BOISVERT,

Propriétaire du Restaurant Commercial, Président de l'Association des hôteliers licenciés de Québec.

Signé d'avant moi, OWEN MURPHY, M.P., J.P.

Cette eau célèbre est vendue par tous les pharmaciens et épiciers à 25 cts le gallon. En vente aussi en gros et en détail au

DÉPOT CENTRAL:

No 54, PLACE VICTORIA,

A. POULIN, Gerant.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 144, rue St-Laurent.

LE VOLEUR, journal artistique, littéraire et d'actualité, 59e année. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualité sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. Le Voler paraît toutes les semaines, à Paris, 28, rue de l'ancienne-Comédie.

Specialites de la nouvelle maison

DUPUIS & LABELLE

DEPARTEMENT DES DAMES :

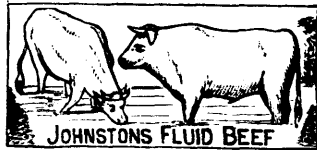
Modes Françaises, Anglaises, Américaines. Etoffes à Robes et à Manteaux de la dernière nouveauté.

DEPARTEMENT DES MESSIEURS :

Tweeda, Draps, Tricots Français, Anglais, Ecosais dans les patrons les plus fashionables. Tailleurs et Modistes de première classe. Tapis, Prélarts, Nets à Rideaux, ainsi que toutes garnitures de maison, à un seul et bas prix, à la nouvelle Maison

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne



Réchauffant, Fortifiant, Recomfortant

C'EST UNE DÉLICIEUSE BOISSON

PENDANT LES TEMPS FROIDS D'HIVER

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT-LAURENT - 18

MONTREAL

ETRENNES! ETRENNES!!

Le plus beau choix de Livres d'Etrennes et d'Articles de Fantaisie se trouve à la Librairie

C. O. BEAUCHEMIN & FILS,

256-258, RUE SAINT-PAUL, MONTREAL

Livres illustrés, Albums d'Images en grande variété, Livres de Liété, reliures riches. Articles Religieux, Chapelets, Médailles, Médallions et Croix. — Albums pour photographies. Albums à Autographes, Sacs pour Dames (Satchels), Flaconniers pour parfums, garnitures pour gants et mouchoirs (dernières nouveautés parisiennes), etc. — On répond, par retour de la maille, à toute demande de renseignements.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES DE LIVRES D'HISTOIRES

CHEZ S. A. DE LORIMIER (SUCCESEUR DE KEMP)

Corps et Caleçons en laine de 50 cts en montant. Chaussures en mérinos ou en laine extra, valeur 25c. Chemises faites à ordre. 1700, rue Notre-Dame, 2me porte de l'église Notre-Dame

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois

\$60 000

SERONT TIRÉS

Le 21 DECEMBRE prochain

COÛT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE, Secrétaire

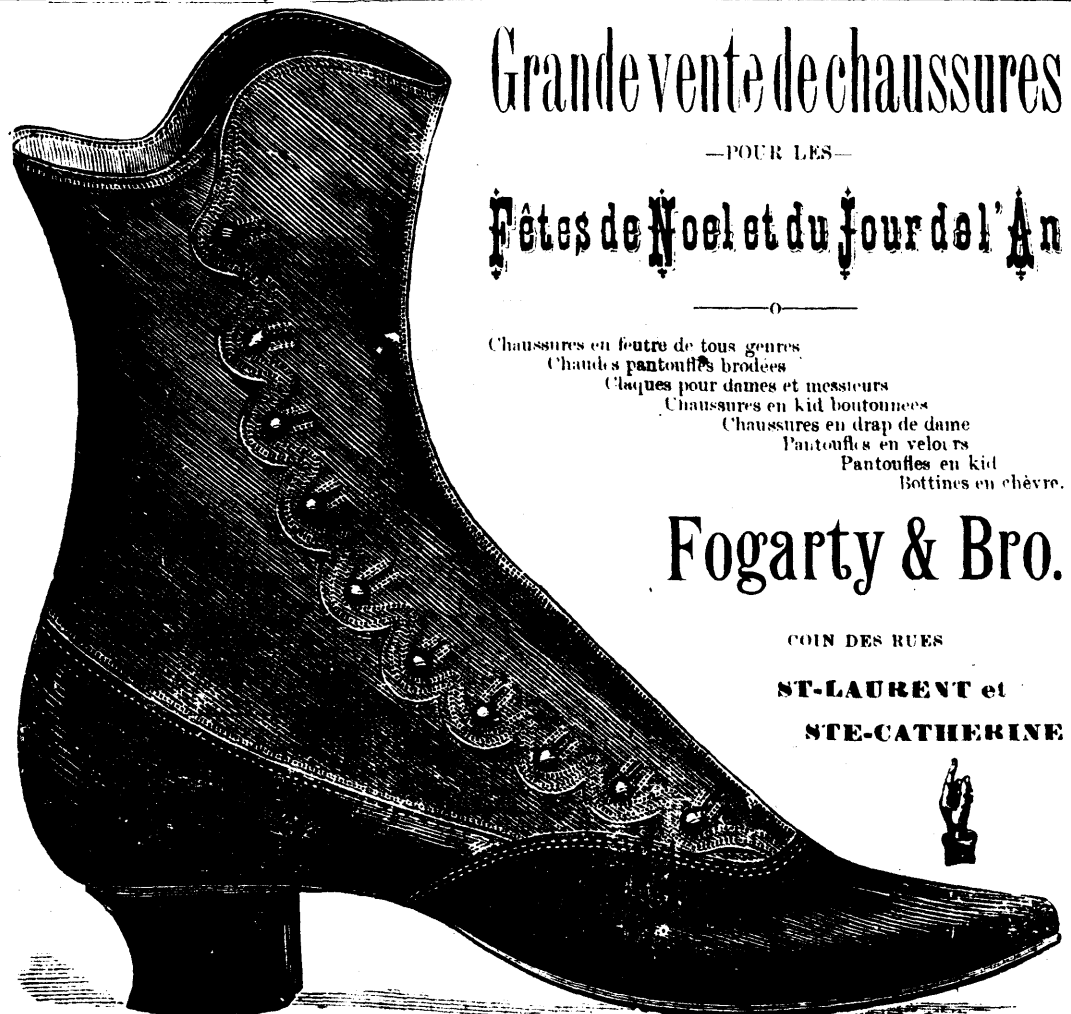
No 19, RUE SAINT-JACQUES MONTREAL

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

Chaussures en Kid = \$1.00



Grande vente de chaussures

— POUR LES —

Fêtes de Noël et du Jour de l'An

Chaussures en feutre de tous genres
Chaudes pantoufles brodées
Craques pour dames et messieurs
Chaussures en kid boutonnées
Chaussures en drap de dame
Pantoufles en velours
Pantoufles en kid
Bottines en chèvre.

Fogarty & Bro.

COIN DES RUES

ST-LAURENT et

STE-CATHERINE

Chaussures en Kid = \$1.00

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 17 décembre 1887

PAULINE

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS—(Suite)

MA bonne Audouin, demanda l'orpheline tout à coup, que penses-tu de ce qui vient de se passer?...

—Je pense, répliqua l'excellente femme, que le visage de ce courageux gentilhomme exprime la franchise et la loyauté, et que nous n'aurons qu'à nous louer de la confiance qu'il nous inspire...

—Moi aussi, je le crois, murmura Pauline, oh! oui, je le crois... mais alors, pourquoi donc suis-je si triste sans raison? pourquoi donc mon cœur est-il oppressé comme si le pressentiment d'un malheur pesait sur moi? Comprends-tu cela, ma bonne Audouin, et peux-tu me l'expliquer?...

Cette question était superflue. La gouvernante ne comprenait point et se trouvait tout à fait incapable de donner à Pauline l'explication demandée.

—Je ne sais pas... répondit-elle, comment veux-tu que je puisse savoir ces choses-là?...

Pauline fondit subitement en larmes, de longs sanglots soulevèrent sa poitrine. Madame Audouin, très inquiète de cette crise inattendue, se rapprocha d'elle, la prit dans ses bras et s'écria :

—Chère enfant, qu'as-tu donc?

—C'est à mon tour de te répondre : *Je ne sais pas...* murmura la jeune fille en s'efforçant de sourire à travers ses pleurs.

—Ce sont les nerfs, très certainement, reprit alors la gouvernante, tu as éprouvé un grand effroi, et tu t'en ressens, c'est tout naturel... il ne s'agit que de bien dormir cette nuit, et demain matin il n'y paraîtra plus, j'en réponds...

XXXIV

Lascars, au moment où, après avoir quitté la petite maison du Bas-Prunet, il sautait dans sa barque et reprenait les avirons pour retourner au Moulin-Rouge, Lascars, disons-nous, était animé d'une joie sauvage.

—Décidément, se disait le gentilhomme en faisant glisser le bateau sur les eaux tranquilles, le hasard devient mon complice!... Avec quelle infatigable complaisance il me rend cette jeune fille que je ne cherchais plus, cette jeune fille qui m'appartient maintenant, car je la trouve isolée, sans défiance, sans défense, et j'ai pour allié son propre cœur que va me livrer la reconnaissance... Pauline rêvera de moi cette nuit. Demain elle commencera à m'aimer... avant la fin de la semaine, son amour sera devenu une passion; sa petite tête flambrera, et j'aurai soin d'exciter la flamme!... allons, je commence à croire que mon temps d'exil me semblera court, et qu'au lieu de trouver, comme hier encore, les heures trop longues, elle me paraîtront désormais trop rapides. Sauvageon était décidément un bon serviteur que

j'aurai peine à remplacer!... Pourquoi faut-il que le pauvre diable ait payé de sa vie son idée triomphante!...

Tout en monologuant de la sorte, Lascars avait franchi la plus grande partie de la distance qui le séparait de son habitation délabrée. La sombre silhouette du moulin, plus noire que les ténèbres elles-mêmes, se dessinait à l'horizon...

On sait qu'un rameur assis sur son banc de nage et maniant les avirons, tourne forcément le dos à l'endroit vers lequel il se dirige.

Ceci nous explique comment il put se faire que le baron ne leva point les yeux sur le bâtiment sinistre avant le moment où, parvenu au terme de sa course, il changeait de position et se retournait pour amarrer l'esquif à l'un des pilotes de l'estacade...

Mais alors, au lieu de s'occuper sans retard de cette besogne, il resta pendant quelques secondes muet, immobile, la bouche béante, les yeux largement ouverts, dans l'attitude enfin d'une statue de La Stupeur.

Tout était silencieux... aucun bruit, pas même le plus léger murmure ne s'échappait des vieilles murailles...

—Dans une minute, se dit Lascars, je saurai à quoi m'en tenir!...

Il attacha rapidement la barque; il gravit les marches de l'escalier de pierre et, tirant son épée hors du fourreau pour être prêt à l'attaque ou à la défense en cas de mauvaise rencontre, il pénétra dans le moulin, il entra et il se dirigea à travers les ténèbres vers la pièce éclairée...

Cette pièce était celle qui précédait sa propre chambre. Au moment d'en franchir le seuil, il lui sembla qu'un gémissement arrivait jusqu'à lui, et que ce gémissement n'avait rien d'humain...

Lascars ne sut point se défendre, cependant, d'un premier mouvement de terreur nerveuse.

Ceci fut d'ailleurs l'affaire d'une minute à peine. Lascars eut honte de lui-même, il rougit et souleva de sa faiblesse, et, faisant appel à toute sa résolution, il poussa la porte de la chambre lumineuse.

Rien n'était moins rassurant que le spectacle qui s'offrait à lui; rien n'était plus propre à le confirmer dans la pensée qu'un fantôme se présentait à ses regards...

Sauvageon avait été tué roide, d'un coup de fusil, une heure auparavant, Lascars croyait en voir la certitude, et néanmoins Sauvageon se trouvait là, ou plutôt son propre fantôme, pâle comme un mort, enveloppé dans une sorte de suaire taché de sang, étendu sur un matelas, et poussant des plaintes sourdes.

Le baron sentit un petit frisson glacé courir sur son épiderme, et il chercha dans sa mémoire les paroles avec lesquelles on fait disparaître les spectres... Tel était le désordre momentané de son esprit, qu'il ne put trouver autre chose que la formule des exorcismes, et qu'il murmura, en étendant vers l'apparition sa main armée d'une épée :

—*Vade retro, Satanas!*...

Ces mots attirèrent l'attention du prétendu spectre. Il fit un mouvement infructueux pour se soulever, et il s'écria, avec un juron retentissant :

—Oh! que je souffre!... de par tous les diables de l'enfer, que je souffre!...

—Ah! ça, demanda Lascars, suis-je le jouet d'un rêve?... est-ce vous que je vois, Sauvageon?...

—Eh! oui, monsieur, c'est bien moi... ça n'est que trop moi, hélas!...

—Vivant!!!

—Très-vivant, mais je n'en vauds guère mieux, car je souffre comme un damné...

Monsieur veut-il m'apprendre d'où vient la surprise qu'il me semble lire sur son visage?...

—Cette surprise est bien naturelle!... je vous croyais mort, mon pauvre garçon, et je vous regrettais sincèrement.

—Ah! monsieur, quelle reconnaissance je vous dois!... mais qui donc a fait courir si vite le bruit que j'étais défunt?...

—Les trois garçons de ferme du Bas-Prunet.

—Voyez-vous, les gredins!... cria Sauvageon en grinçant les dents et en serrant les poings, si je suis de ce monde à l'heure qu'il est, ce n'est pas leur faute! quelle chasse enragée ils m'appuyaient! il me semble encore sentir les pointes de leurs fourches chatouiller mes reins, et quelles fourches, monsieur!... si je n'avais pris le parti de piquer une tête dans la Seine, j'étais embroché comme un lapin!... mais c'est égal, foi de Sauvageon, ils me revaudront cela quelque jour.



Ah! ça, demanda Lascars, suis-je le jouet d'un rêve?... est-ce vous que je vois, Sauvageon?... (Page 33, col. 3)

Cette stupeur s'explique le plus facilement du monde.

Lascars savait le logis désert, et cependant il voyait briller une lumière à travers l'une des fenêtres étroites qui trouaient le pignon pointu...

Qui donc s'était introduit dans le Moulin-Rouge, et ne songeant point à s'y cacher, trahissait sa présence par des lueurs indiscretes?...

Il était malaisé de répondre pertinemment à une question de ce genre, aussi Lascars passa successivement en revue une foule de suppositions qui ne semblaient, ni les unes ni les autres, conformes à la vraisemblance, et il finit par s'arrêter à celle-ci, que des vagabonds, des gens sans aveu, vivant de rapines, avaient envahi, pour y passer la nuit, et peut-être pour y faire orgie, le Moulin-Rouge qu'ils croyaient sans doute tout à fait abandonné.

Le baron prêta l'oreille.

—Ne pouvant vous arrêter, reprit Lascars, l'un d'eux a fait feu sur vous, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur, sans plus de façon qu'un chasseur sur une perdrix ou sur un lièvre...

—Vous a-t-il manqué ?...

Sauvageon fit un haut-le-corps.

—Ah ! que non pas ! répliqua-t-il avec véhémence, il ne m'a point manqué, le brigand !...

—Où vous a-t-il atteint ?...

Sauvageon prit un air embarrassé et pudibond.

—Où peut-on atteindre un homme qui nage, quand ce n'est pas la tête ?... Je le demande à monsieur... murmura-t-il en baissant les yeux et en pinçant les lèvres...

—Comment, mon pauvre garçon, s'écria Lascars, saisi malgré lui d'une violente envie de rire. Vous avez eu cette mauvaise chance !...

—Hélas ! monsieur, répliqua Sauvageon en soupirant, il se passera bien du temps avant que je puisse m'asseoir...

—Ceci, reprit le baron, m'explique moins que jamais à quel propos ces brutes ont répandu le bruit de votre mort et prétendu que le coup de feu vous avait tué roide...

—Mais moi je me l'explique très bien... Monsieur veut-il que je lui raconte de quelle façon l'événement est arrivé ?

—Oui, sans doute, je le veux...

—Eh bien, voici la chose en deux mots... Tout en me sauvant, je n'avais vu que les fourches, je ne pensais pas au fusil, et après avoir plongé et fait un bon bout de chemin entre deux eaux, je venais de repaître pour respirer et je nageais de toutes mes forces, quand j'entendis le bruit de la poudre... en même temps je sentis que le gr - din avait visé juste !... Heureusement c'était du petit plomb... sans cela, bonsoir la compagnie ! pas plus de Sauvageon que sur ma main !... je compris tout de suite que la blessure n'était pas mortelle, mais j'éprouvai une douleur atroce et je me mis à gigoter en baignant l'eau, ni plus ni moins qu'un homme qui se noie... Pendant que je gigotais ainsi, une idée me traversa la cervelle. Je me dis que le damné fusil qui venait de m'accommoder si mal pouvait être à deux coups, qu'une seconde décharge m'achèverait infailliblement, et que le seul moyen de courir une chance de l'éviter, était de faire le mort tout de suite... en conséquence je ne bougeai ni pied ni patte, je me roidis comme un trépassé, je me laissai couler à fond et je nageai très longtemps entre deux eaux avant de me hasarder à montrer seulement le bout de mon nez...

Quand je reparus, j'étais assez loin pour que la lumière des fallots n'arrivât plus jusqu'à moi... les ténèbres m'enveloppaient et me protégeaient, et je voyais sur la berge, à cent brasses de distance, mes trois gredins de paysans qui faisaient de grands gestes et qui semblaient tenir conseil.

Je n'avais plus rien à craindre d'eux, mais je m'affaiblissais beaucoup... chaque grain de plomb avait fait son trou, et mon sang coulait par une multitude de petites fontaines que l'eau rendait encore plus actives...

Il n'était que temps de gagner l'autre rive ! il ne fallait même pas perdre une minute, sous peine de me noyer pour tout de bon !... Je mis donc le cap sur ce vieux saule vermoulu que monsieur connaît et auprès duquel on prend tant de perches à l'épervier... je nageai de mon mieux, j'atteignis le bord, et, clopin-clopant, gémissant et jurant, je pris le chemin de la maison, où j'arrivai non sans beaucoup de peine, et où me voici, fort mal accommodé, plus criblé qu'une écumoire, et ne sachant dans quelle position me mettre pour y trouver un peu de repos...

Telle est mon histoire, monsieur... Elle n'est pas gaie, mais elle n'est pas longue et n'a d'ailleurs rien qui m'étonne, car, depuis que je suis au monde j'ai toujours été le dindon de toutes les farces ! maintenant, monsieur veut-il me dire s'il a réussi et si, de son côté, il est plus satisfait que je n'ai lieu de l'être du mien.

—Mes affaires vont à merveille, mon pauvre Sauvageon, répondit Lascars, je suis admis dans la maison de la petite fille, tout marche sur des roulettes, ainsi que vous l'aviez prévu, et votre idée était excellente...

XXXV

Pendant tout le reste de la nuit, Sauvageon, en

proie à des douleurs qui, pour être grotesques, n'en étaient pas moins cruelles, se tordit en gémissant sur les matelas qui lui servait de lit. Une fièvre violente s'emparait de lui ; les grains de plomb restés dans les chairs, quoiqu'ils n'eussent pénétré qu'à une très-faible profondeur, menaçaient d'amener une inflammation générale. Bref, la situation devenait grave, et se compliquait encore par l'impossibilité de recourir à l'aide d'un médecin, les blessures de Sauvageon étant de nature à le dénoncer à l'instant même comme l'auteur du guet-apens de la veille au soir.

Lascars se trouva donc dans l'absolue nécessité de venir de sa personne en aide à son valet ; il possédait quelques notions très superficielles de chirurgie, comme tous les gentilshommes, exposés à des accidents de chasse, et il vint à bout sans trop de peine d'extirper avec la pointe d'un stylet les grains de plomb fourvoyés.

A la suite de cette petite opération, Sauvageon éprouva un soulagement immédiat, avant-coureur d'une guérison prochaine, il s'assoupit sur le champ et dormit pendant vingt-quatre heures sans interruption.

Le soir venu, Lascars se garda bien d'interrompre ce sommeil réparateur ; il monta dans son bateau et traversa la Seine pour se rendre à la maisonnette du Bas-Prunet.

Aussitôt qu'il en eut franchi le seuil, il reconnut à des signes certains qu'il était attendu et que les deux femmes avaient fait des frais pour le recevoir, frais bien modestes, mais touchants par cela même.

En voyant Lascars, Pauline rougit légèrement, mais elle ne manifesta aucun embarras, elle fit deux pas au devant du gentilhomme, et lui tendant la main d'une façon adorablement familière, elle lui dit :

—Nous avons bien pensé à vous aujourd'hui, mon frère, et nous avons prié Dieu à votre intention avec tant de ferveur qu'il doit nous exaucer et vous rendre heureux...

Lascars, après s'être informé, d'un air de grande déférence, des nouvelles de madame Audouin, dont il voulait se faire une alliée à l'insu de la bonne dame elle-même, et qui se sentit vivement touchée de ce témoignage d'intérêt, demanda à Pauline :

—N'allez-vous pas vous préparer, ma chère sœur, pour votre promenade de chaque soir ?...

La jeune fille secoua la tête avec un sourire triste et résigné.

—Oh ! c'est bien fini... répondit-elle, maintenant nous ne nous promènerons plus...

—Eh quoi, s'écria Lascars, plus jamais ?...

—Jamais du moins hors de notre jardin, qui n'est pas grand, mais dont nous saurons nous contenter...

—Et, me permettez-vous de vous demander la cause de cette résolution si soudaine ?...

—Cette cause, la voici : Déjà nous ne sortions point en plein jour, parce que nous aimions la solitude et que nous craignons plus que tout au monde d'attirer l'attention sur nous... Ai-je besoin de vous apprendre pourquoi nous ne sortirons plus le soir ? la terrible aventure d'hier nous a trop cruellement prouvé quelle imprudence commettent deux femmes en affrontant sur une grande route les ténèbres et les mauvaises rencontres... Pour ma part, je l'avoue franchement, rien que la pensée de faire cent pas au dehors, après la nuit tombée, me glace jusqu'à la moelle des os.

—Je comprendrais à merveille cette terreur et cette prudence, répliqua Lascars, si vous deviez sortir seule avec madame Audouin, et par conséquent vous exposer à quelque nouveau danger... mais il n'en est point ainsi...

—Que voulez-vous dire ? demanda Pauline sans aucune arrière-pensée.

—Je veux dire que vous avez désormais à vos ordres le bras dévoué d'un gentilhomme... un bras qui vous a défendue déjà, et qui saurait vous défendre encore...

—Le vôtre !... s'écria la jeune fille en devenant pourpre.

—J'espère, ma chère sœur, que vous ne me faites point l'injure d'en douter ?... répondit Lascars, en donnant à sa voix des inflexions tout à la fois tendres et respectueuses...

En ce moment madame Audouin jugea convenable d'intervenir.

—Certes, monsieur le baron, dit-elle, s'il est quelqu'un au monde qui ne puisse révoquer en doute votre courage et votre générosité, ce quelqu'un, c'est nous !... Nous ne doutons pas davantage de votre courtoisie infatigable. Vous êtes Français, vous êtes gentilhomme, à ce double titre vous considérez comme un devoir de vous faire le chevalier de deux pauvres femmes isolées et sans protecteur... Cela est beau, monsieur le baron... Cela est noble... cela est digne du nom et du titre que vous portez, mais nous saurons unir la discrétion à la reconnaissance ; nous n'abuserons point d'une galanterie qui vous honore, et que nous apprécions, je vous le jure, autant qu'elle mérite de l'être...

Ayant ainsi parlé, madame Audouin fit la révérence et se rengorgea, très contente d'elle-même et enchantée du petit discours un peu prétentieux qu'elle venait de débiter avec un choix d'intonations qui ne pouvait manquer d'en doubler l'effet.

—Que le diable emporte la vieille folle et son éloquence !... pensa Lascars fort contrarié de cette résistance à laquelle il ne s'attendait pas. Est-ce qu'elle se figure, par hasard, que mes frais de galanterie, comme elle le dit, sont à son adresse ?... Elle en est, ma foi, bien capable !...

Puis il reprit tout haut, d'un ton de franchise et d'enjouement :

—En vérité, chère madame Audouin, vous me faites un honneur que je suis loin de mériter, et vous m'attribuez des mérites qu'il faut absolument que je décline... Au lieu et place de cette courtoisie chevaleresque qu'il vous semble voir en moi, je constate un égoïsme bien naturel, et ce qui, de votre part, vous semble discrétion, n'est au fond que cruauté pure...

Lascars fit une pose.

—Monsieur le baron, dit vivement la gouvernante, de grâce, expliquez-vous !... votre égoïsme prétendu et ma prétendue cruauté restent pour moi lettres closes...

—Chère madame, continua Roland, je n'ai ni les goûts, ni les habitudes d'un sauvage, vous le comprenez sans doute, et l'isolement auquel je me vois réduit me pèse au delà du possible... Pour peu qu'il me faille continuer cette existence de complète solitude, repleyé sur moi-même, loin de toute oreille intelligente et sympathique à qui je puisse confier mes pensées, je tomberai certainement malade de tristesse et d'ennui, et, n'ayant rien de mieux à faire, je mourrai !... Une lueur d'espérance a traversé mes ténèbres... j'ai pu croire un instant qu'après avoir eu l'immense bonheur de vous être utile, je trouverais auprès de vous une charmante et pure intimité, précieux remède à mes chagrins, et qu'en même temps ma présence ne vous semblerait point importune... Au nom du ciel, ne détruisez pas ce beau rêve... ma vie est entre vos mains !... par pitié, ne me laissez pas mourir !... Et vous, mademoiselle, ajouta Lascars en s'adressant à Pauline, vous, ma sœur, puisque vous avez daigné me permettre de vous donner ce nom si doux, intercédez pour moi, faites en sorte que je ne devienne pas victime d'une discrétion funeste qui me rendrait bien injustement le plus malheureux des hommes.

Ces dernières paroles empruntèrent une sorte d'éloquence du ton avec lequel elles furent prononcées et du geste suppliant qui les accompagnait.

Pauline, en les écoutant, changea plusieurs fois de visage, elle rougit et pâlit successivement.

—Mon Dieu, balbutia-t-elle avec un extrême embarras, ni ma bonne Audouin, ni moi, nous n'avions la pensée cruelle de vous rejeter dans l'isolement, nous craignons seulement d'abuser d'une bienveillance si généreusement offerte...

—Mais, reprit la gouvernante, puisque monsieur le baron insiste, nous ne faisons plus difficulté d'accepter, et nous sommes heureuses de nous placer sous la protection d'un aussi galant homme...

—Ainsi, mesdames, ma cause est gagnée ?... demanda joyeusement Lascars...

—Elle n'avait jamais été perdue... répondit Pauline d'une voix si basse que ses paroles furent presque indistinctes.

Lascars les entendit cependant, ou plutôt il les devina.

XXXVI

—Merci, ma sœur, merci de toute mon âme !... murmura-t-il avec une émotion de commande digne d'un grand comédien. Vous me rendez enfin justice, et j'en serai reconnaissant toute ma vie !

Puis, changeant de ton, il ajouta :

—La soirée est magnifique... l'air est tiède... les étoiles brillent dans un ciel sans nuage... tout invite à la promenade... Voulez-vous accepter mon bras et venir respirer dehors ?...

—Je ne demanderais pas mieux, répliqua Pauline, mais...

—Comment, s'écria le baron, comment, il y a encore un *mais* ?...

—Oh ! celui-là ne saurait vous blesser... fit la jeune fille avec un sourire, l'émotion et le saisissement d'hier m'ont anéantie... Je me sens faible, toute brisée et peu capable de me mettre en marche.

—N'est-ce que cela ?... Eh bien ! il existe un moyen bien simple de vous promener sans fatigue...

—Un moyen ? répéta Pauline curieusement, lequel ?...

—Ma barque est amarée presque en face de votre maison... Prenez-y place avec madame Audouin et je vous servirai de pilote...

Les yeux de la jeune fille brillèrent.

—Eh bien ! continua Lascars, ma proposition vous séduit-elle ?

—Une promenade en bateau la nuit... ce serait charmant

—Alors, n'hésitez pas...

—Qu'en penses-tu, ma bonne Audouin ?

—Monsieur le baron, demanda la gouvernante, n'y a-t-il point de danger ?...

—Aucun, madame, je vous l'affirme...

—Cependant les accidents les plus funestes ne sont point rares sur les rivières... sans cesse on entend parler de barques chavirées et de gens qui se noient...

—Vous avez raison, madame, mais une grande partie de ces sinistres, pour ne pas dire tous, répliqua Lascars, sont occasionnés par l'incurie ou par la témérité des rameurs, et je crois que vous pouvez compter sur ma prudence...

—Je m'inquiète fort peu de moi-même, reprit la bonne dame; mais je veux avoir la certitude que Pauline ne peut courir aucun risque, me répondez-vous d'elle ?...

—Sur mon honneur de gentilhomme, oui, madame...

—Dans ce cas, nous acceptons...

—Quel bonheur ! murmura la jeune fille avec une joie enfantine, je vais prendre mon voile et nous partirons vite...

Un instant après, les deux femmes avaient pris place l'une à côté de l'autre à l'arrière du bateau, et Lascars, maniant les rames avec une précision et une vigueur incomparables, faisait voler la petite embarcation sur les eaux calmes de la Seine.

Pauline, silencieuse, se livrait à une rêverie dont la tristesse n'offrait aucun mélange d'amertume. Elle pensait à son père, qu'elle ne devait plus revoir ici-bas... Elle pensait à la noble figure de ce défenseur à peine entrevue au milieu des sanglantes horreurs de la nuit du 30 mai... Elle pensait enfin à ce gentilhomme, non moins jeune, non moins beau, non moins courageux que l'inconnu, à ce baron de Lascars par qui elle avait été sauvée la veille et qui semblait devoir se mêler à sa vie.

Tout en s'abandonnant, presque à son insu, aux souvenirs dont nous venons d'indiquer la nature. Pauline, protégée par l'obscurité, abaissait ses yeux vers Roland, assis en face d'elle, et qui de seconde en seconde, par des mouvements réguliers et cadencés, se penchait sur ses avirons pour imprimer à la barque une impulsion nouvelle.

Un rayonnement vague, une sorte de leur phosphorescent se dégageait des eaux. La silhouette du baron détachait hardiment ses lignes élégantes sur ce fond faiblement lumineux, et Pauline prenait à le regarder ce plaisir immatériel qu'inspire la vue d'une statue parfaite, unissant la grâce à la force dans de justes proportions.

Roland s'apercevait à merveille de l'examen complètement irrésolu, sinon complètement involontaire, dont il était l'objet, mais il se gardait bien de rompre un silence mille fois plus favorable à ses projets que les paroles les plus éloquentes.

Ce silence ne pouvait, néanmoins, se prolonger indéfiniment; il devait suffire, non-seulement pour le rompre, mais encore pour rendre son retour impossible, d'un mot prononcé au hasard par l'une des trois personnes qui se trouvaient en présence dans le bateau.

Cette personne ne pouvait être que madame Audouin.

Pauline se taisait parce qu'elle s'absorbait dans sa rêverie; Lascars, pour les motifs que nous connaissons, respectait le mutisme de la jeune fille. La gouvernante seule ne pensait à rien et n'avait de préoccupation d'aucun genre, aussi ce fut elle qui parla.

—Pauline, mon enfant, n'as-tu pas froid ? demanda-t-elle tout à coup.

—Que me veux-tu ? murmura-t-elle, car elle avait entendu le bruit de la voix, mais non point la question.

Madame Audouin répéta.

—Je n'ai pas froid... répondit Pauline.

—J'ai eu soin d'apporter la mante de laine, poursuivit madame Audouin, je vais, si tu le désires, te la mettre sur les épaules...

—Non, répliqua la jeune fille, je n'ai besoin de rien... Je suis bien...

—Mademoiselle... ou plutôt ma sœur, fit Lascars à son tour, la promenade vous semble-t-elle trop longue ? faites un signe et je virerai de bord aussitôt.

—Oh ! non... non... pas encore... s'écria vivement Pauline. A moins, ajouta-t-elle par réflexion, à moins, monsieur, que vous n'éprouviez quelque fatigue.

—Moi ! fit Lascars en souriant, oh ! de grâce, ne vous inquiétez pas de moi... je suis infatigable.

—S'il en est ainsi, continuons... continuons... Je voudrais que cette promenade pût se prolonger pendant la nuit entière... Je voudrais me sentir emportée toujours par ce mouvement rapide, et si doux qu'on ne le sent pas.

—Il se fait tard, cependant... hasarda la gouvernante.

—Tu te trompes ma bonne Audouin, répondit Pauline, la soirée commence à peine...

—Je viens d'entendre sonner dix heures au clocher du Pont-Marly...

—Eh bien ! qu'importe ! la nuit est longue.

—Mademoiselle Talbot a raison... dit Roland à son tour, la nuit est longue, qu'importe l'heure.

Madame Audouin se tut, mais elle soupira.

Pauline, brûlant de satisfaire sa curiosité, et n'osant interroger Lascars d'une façon directe, employa toutes sortes de circonlocutions et de périphrases, et se lança dans d'interminables méandres, afin d'arriver, par des chemins couverts, au but de ses désirs.

Lascars avait trop d'expérience et trop de finesse pour ne pas deviner, dès les premiers mots, quel était ce but. Il n'arrêta point la jeune fille, cependant, et comme les meilleures raisons du monde lui défendaient de la mettre au fait de la vérité, il se donna le temps de composer une histoire de pure fantaisie, d'un puissant intérêt, et d'une suffisante vraisemblance...

Cette histoire était mensongère depuis le commencement jusqu'à la fin, il nous paraît inutile de la reproduire. Il nous suffira d'affirmer à nos lecteurs que Lascars, dans cette fiction, se faisait jouer un rôle magnifique, rempli de noblesse et de loyauté, et qu'il se posait en homme lâchement trahi, injustement persécuté, victime enfin de sa grandeur d'âme et de la générosité de son caractère.

Il est un point de ce récit sur lequel Lascars appuya d'une façon toute particulière, et avec une incontestable habileté, dans l'espérance assez bien fondée de produire sur Pauline une impression profonde. Il parla longuement de l'immense soif d'affection qui le dévorait et que jamais il n'avait étanché... Il s'efforça de faire comprendre qu'une des causes principales de sa tristesse et de sa retraite était d'avoir cherché partout sans le trouver nulle part, un cœur digne de comprendre et de partager les trésors de tendresse que renfermait le sien.

Ceci n'équivalait-il pas à dire à la jeune fille : *Je ne demande qu'à vous aimer... Aimez-moi.*

Ceci ne sous-entendait-il pas cette phrase :

Si vous êtes vraiment supérieure à toutes les créatures de votre sexe, vous me le prouverez en m'aimant.

Or quelle est la femme, quelque modeste, quelque humble même qu'on se plaise à supposer, qui n'accueille avec joie l'idée d'une supériorité si complète et si manifeste ?

Lascars, d'ailleurs, avait souffert, il le disait du moins avec une éloquence entraînante; Pauline ne devait-elle pas trouver séduisant le rôle d'ange de consolation et d'amour... ce rôle si cher aux âmes tendres.

Lorsque le baron eut achevé son récit menteur, la jeune fille resta rêveuse pendant un instant, puis elle dit d'une voix émue :

—Le monde est donc ainsi ! ennemie de tout ce qui est grand... injuste et cruel pour tout ce qui est noble et bon... Ah ! je suis contente de ne le point connaître, il me faudrait trop le mépriser, et vous devez le regretter bien peu.

—Le monde ne vaut ni votre mépris, ni mes regrets, chère enfant, répondit Lascars, il n'existe plus pour moi; pour vous il n'existe pas encore.

—Et j'espère bien qu'il n'existera jamais ! s'écria Pauline.

—Vous avez raison... cent fois raison !... reprit Lascars, le bonheur n'est pas là.

—Où donc est-il ? murmura la jeune fille machinalement, sans presque avoir conscience de la question qu'elle formulait.

—Il est dans la solitude à deux, répliqua Roland d'une voix basse et passionnée, dans la solitude avec l'amour... il est là et n'est point ailleurs.

A ces derniers mots succédèrent quelques minutes de silence.

—Tout va bien !... se dit Lascars à lui-même en regardant à la dérobée l'orpheline qui, la tête penchée sur sa poitrine, abandonnait au fil de l'eau sa main distraite, tout va bien, et je viens de jeter dans cette jeune tête des semences qui germeront.

Au bout d'un instant il reprit :

—Maintenant, chère sœur, c'est à vous de suivre l'exemple que je viens de vous donner... je vous ai dit ma vie... mon passé tout entier s'est déroulé sous vos yeux... je n'ai plus de secrets pour vous et vous me connaissez aussi bien que je me connais moi-même... votre tour est venu... j'attends.

—Eh ! mon Dieu, balbutia Pauline, qu'attendez-vous ?... qu'ai-je à vous apprendre ?

—Vous avez à m'apprendre tout ce qui vous concerne, je veux ma part de vos joies et de vos douleurs, parlez-moi de votre famille, de votre enfance, de vous enfin, de vous surtout et de ce qui se rapporte à vous, ne comprenez-vous pas l'immense intérêt qu'auront pour moi les moindres détails ?

—Je le veux bien, puisque vous le souhaitez, répondit la jeune fille, mais j'existe à peine, et vous parlez de moi, c'est vous parlez à peu près exclusivement de mon père, le meilleur des hommes, puisque je n'ai vécu qu'en lui et que pour lui jusqu'au jour où le plus terrible de tous les malheurs est venu nous séparer à jamais.

Lascars, malgré le profond endurcissement de son âme, pâlit en écoutant Pauline.

La famille de Pauline n'était pas noble, mais elle appartenait à la bonne bourgeoisie de la ville de Tours.

Georges Talbot, le père de notre héroïne, et l'aîné de deux garçons, était de cinq ans plus âgé que Philippe, son frère.

Les deux jeunes gens se trouvèrent orphelins et maîtres d'une assez belle aisance au moment où Georges atteignait sa vingt-cinquième année et Philippe sa vingtième; ambitieux l'un et l'autre et dédaignant l'honorable médiocrité dans laquelle ils pouvaient vivre en province, ils quittèrent la Touraine, vinrent à Paris avec la volonté ferme d'y faire une brillante fortune, et, grâce aux capitaux qu'ils avaient réalisés, se lancèrent dans de grandioses entreprises, dans de vastes spéculations; (le mot n'était pas encore créé, mais la chose existait déjà).

Tout réussit pour eux au delà même de leurs espérances. En peu d'années ils devinrent très riches et donnèrent au monde ce rare et charmant exemple de deux fortunes et de deux cœurs indissolublement unis, car entre Georges et Philippe la richesse restait commune et leurs capitaux ne s'étaient pas divisés en se contaplant.

Selon toute vraisemblance cet état de choses pouvait et devait se continuer indéfiniment ; aucun nuage n'apparaissait dans le ciel pur de ces frères incomparables et l'avenir semblait radieux comme l'était déjà le passé.

—L'union fait la force... se disaient parfois Georges et Philippe.

—La force et le bonheur... ajoutaient ils en se serrant la main ; notre affection est indissoluble, rien ne nous désunira jamais !!!

Hélas ! ils avaient compté sans l'amour !...

Dans la maison de l'un des principaux financiers de Paris, ils rencontrèrent un jour une jeune fille bien née, très belle, mais sans fortune. Ils en devinrent épris l'un et l'autre, à première vue, et tous deux pâlirent lorsque, le soir, ils se firent la confidence de leur mutuelle passion.

—Nous aimons la même femme, dit Georges à Philippe après un instant de silence ; c'est un malheur... un grand malheur, mais du moins faisons en sorte que notre affection fraternelle sorte intacte de cette cruelle épreuve... l'un de nous se sent-il le courage de faire à son frère le sacrifice de son amour ?...

Philippe secoua la tête.

—Ce courage, je ne l'ai pas, répliqua-t-il, et je ne te demande point un pareil sacrifice...

—Alors reprit Georges, profondément triste, agissons du moins avec franchise et loyauté... que chacun de nous cherche à se faire aimer, et que mademoiselle de Varins prononce... si nous ne réussissons ni l'un ni l'autre, nous nous consolons ensemble... si l'un de nous au contraire est agréé, jurons dès aujourd'hui que le vaincu conservera toute sa tendresse au vainqueur...

—Peux-tu jurer cela, toi, Georges ? demanda Philippe d'une voix sombre.

—Oui, mon frère, et j'en ai la certitude, la force ne me manquera pas pour tenir mon serment...

—Tu vaux donc mieux que moi, car je doute, et dans le doute je m'abstiens d'un serment que peut-être je trahirais...

—Eh ! quoi s'écria Georges douloureusement, tu cesserais d'être mon ami, toi, mon frère !...

—On cesse d'être frères quand on devient rivaux !... murmura Philippe ; un rival est un ennemi !!!

Georges soupira sans répondre.

Trois mois après l'échange de ces paroles de funeste augure, mademoiselle de Varins avouait à Georges qu'elle était touchée de son amour et qu'elle consentait à devenir sa femme.

L'immense joie que ressentit l'aîné des deux frères en écoutant cet aveu, fut mêlée d'une grande amertume.

—Mon Dieu, se dit-il à lui-même, ne vais-je pas payer bien cher mon bonheur !...

Il alla trouver Philippe.

—Mon frère, balbutia-t-il avec le trouble et la rougeur d'un coupable qui s'accuse, je te supplie de me pardonner... je te supplie de m'aimer encore...

Philippe devint livide... il retira brusquement ses mains que Georges s'efforçait de garder entre les siennes, et il dit :

—Ainsi, mademoiselle de Varins a prononcé ?

—Oui...

—Et c'est vous qu'elle choisit ?...

—C'est moi...

Un éclair de rage froide et de haine implacable s'alluma dans les yeux baissés de Philippe. Tout un passé de tendresse sans bornes venait de s'anéantir en une seconde, comme ces palais splendides qu'un coup de foudre réduit en poussière.

Georges voulut parler. Philippe ne lui en laissa pas le temps.

—L'amour d'une femme est plus précieux que le cœur d'un frère... reprit-il d'une voix décomposée. Vous avez le beau lot !... évitez donc de m'insulter par les vaines formules d'une compassion hypocrite... je ne veux point de votre pitié ! il n'y a désormais rien de commun entre nous, pas même le nom, car j'en vais changer pour oublier que j'avais un frère et que ce frère m'a volé mon bien... reprenez votre fortune et souvenez-vous que je ne vous connais plus.

—Philippe, s'écria Georges désespéré et fondant en larmes, Philippe tu as un mauvais cœur !... puisse Dieu t'éclairer et te rendre ton âme d'autrefois... je le lui demande à genoux !

—Et moi, répliqua Philippe en s'éloignant de

son frère et en quittant brusquement la chambre, je lui demande de m'envoyer la vengeance !...

Dès le lendemain les hommes d'affaires étaient à l'œuvre et s'occupaient du partage de ces deux fortunes, commencées ensemble, grandies ensemble, et qui auraient dû ne se séparer jamais, ce partage, promptement achevé laissa chacun des frères Talbot possesseur d'un capital de deux millions.

Presque aussitôt après, le mariage de Georges et de mademoiselle de Varins fut célébré sans pompe ; nous pourrions presque dire, sans joie, quoiqu'un profond amour unit déjà les fiancés qui devenaient époux.

XXXVII

Plusieurs années s'écoulèrent. Georges Talbot passait, aux yeux de tous ceux de qui il était connu, pour le plus heureux des hommes.

Aucun bonheur, en effet, ne semblait lui manquer. Sa femme, aussi belle qu'une jeune reine, était en même temps douce et bonne comme un ange ; sa fortune s'augmentait de jour en jour : le succès couronnait toutes ses entreprises ; il entourait d'un luxe princier son idole adorée et rien ne pouvait surpasser les splendeurs de son hôtel de la rue Coquillière et les magnificences de la délicieuse habitation qu'il avait fait bâtir dans l'un des plus beaux sites de la vallée de la Bièvre.

Au milieu du ciel éclatant de cette prospérité si complète et si pure, il y avait cependant deux nuages ; Georges les cachait de son mieux à Marguerite (c'était le nom de madame Talbot) mais, lorsqu'il était seul, souvent son front penché se plissait, et son beau regard, ferme et franc, devenait sombre et soucieux.

Le premier de ces chagrins ne saurait être un mystère pour nos lecteurs ; ils devinent sans peine que Georges ne se consolait pas d'avoir perdu sans retour l'affection d'un frère qu'il ne pouvait ni oublier, ni cesser d'aimer.

Le second motif de tristesse était d'une tout autre nature. Talbot adorait les enfants, il rêvait de devenir père, et le temps passait sans que rien lui fit espérer, pour un avenir plus ou moins prochain, la réalisation de ce rêve.

Enfin, un jour arriva où Georges faillit devenir fou de joie. La blonde Marguerite (elle était blonde comme Pauline devait l'être à son tour), venait de lui annoncer en rougissant que le ciel avait enfin exaucé ses vœux.

Pauline vint au monde.

Jamais enfant ne fut accueilli avec de plus vifs transports d'allégresse, et ne parut promis à de plus beaux destins. Georges Talbot, dans son délire, oublia presque son frère et se dit qu'il n'avait plus rien à envier ici-bas.

C'est au moment où il croyait avoir atteint les sommets du bonheur, que le malheur allait entrer dans sa maison et frapper sur lui sans relâche.

La jeune mère, belle et vivace comme à dix-huit ans, fut atteinte d'un mal subit devant lequel la science des plus habiles médecins dut faire l'aveu de son impuissance.

Georges Talbot offrit sa fortune à qui sauverait Marguerite.

Les médecins secouèrent la tête, et répondirent :

—Dieu seul, s'il le veut, peut faire un miracle.

Dieu ne le voulut pas. Marguerite mourut.

Georges, foudroyé par un de ces désespoirs qui blanchissent en une seule nuit les cheveux d'un homme, voulait suivre dans la tombe sa compagne bien-aimée, et sans aucun doute il se serait laissé mourir, si le berceau de Pauline placé sous ses yeux n'était venu lui rappeler à temps que son enfant avait besoin de lui et qu'il fallait vivre pour elle...

Il fit un appel à tout son courage et il murmura :

—Je vivrai...

L'enfance de la petite fille se passa. Pauline grandissait en grâce et en beauté, et, lorsqu'elle atteignit sa quatorzième année, elle ressemblait si bien à sa mère que Georges la prenait parfois dans ses bras, et, après l'avoir contemplée longuement avec les yeux humides, l'embrassait en fondant en larmes.

Le moment d'une nouvelle catastrophe approchait.

Entièrement absorbé dans son enfant qui pour lui était tout au monde, M. Talbot s'occupait beaucoup moins que par le passé de ses intérêts d'argent ; il accordait une confiance aveugle à des gens placés par lui depuis longtemps à la tête de ses affaires et de la loyauté desquels il croyait pouvoir répondre comme de la sienne.

Un coup de foudre inattendu dissipa cet aveuglement.

Georges apprit avec une stupeur épouvantée que ses fondés de pouvoir venaient de prendre la fuite, emportant des sommes énormes, et laissant derrière eux des engagements considérables, obligatoires pour lui puisqu'ils étaient signés en vertu de sa procuration ; à tout prix, donc, il fallait faire face à ces engagements, sous peine de faillite et de déshonneur.

Georges, en face de cette découverte effroyable, eut la force et l'héroïsme de résister à la folie qui se glissait dans son cerveau. Il passa trois jours et trois nuits à compulsur jusqu'en leurs moindres détails les livres de sa maison et à se rendre un compte exact de sa situation.

Cette situation était effrayante, mais elle n'était pas absolument désespérée cependant.

La vente de l'hôtel et de la maison de campagne, faites dans de bonnes conditions, devaient suffire pour combler le déficit. De nombreuses et importantes rentrées, qui s'échelonnaient à des dates plus ou moins proches, permettraient à Georges de reprendre les affaires. Son crédit, sa bonne réputation, son habileté feraient le reste, et il reconstruirait pour sa fille l'édifice anéanti de sa fortune.

Seulement, tout cela devenait impossible si M. Talbot ne parvenait point à se procurer à l'instant, c'est-à-dire du jour au lendemain une somme de cinq cent mille livres, indispensable pour faire face aux premiers engagements souscrits par ses agents infidèles.

Qu'un seul de ces engagements restât impayé, et le crédit s'évanouissait, l'avenir était perdu sans ressources, le dernier espoir s'envolait en fumée.

Georges Talbot ne perdit pas une heure. Il fit des démarches immédiates auprès des banquiers et des fermiers généraux qui le connaissaient... Le bruit de l'abus de confiance dont il venait d'être victime s'était déjà répandu partout, les mille voix de la renommée avaient encore grossi le mal. On disait Talbot ruiné complètement. On lui prodigua les consolations et les encouragements, mais les caisses restèrent fermées.

—Allons... pensa Georges en courbant la tête, quand il eut frappé vainement à toutes les portes, allons, je suis perdu !

Mais, presque aussitôt, il ajouta !

—Pas encore, puisque j'ai un frère et que mon frère est riche.

Alors il imposa silence à son orgueil en pleine révolte, et, la tête en feu, le cœur bouleversé, le sang brûlé par une fièvre ardente, il se rendit à l'hôtel de Philippe.

Un vieux valet de chambre, qui avait été à son service avant le jour fatal de la désunion des deux frères, le reconnut malgré sa pâleur, malgré ses cheveux blanchis, malgré les rides empreintes sur son visage, lui baisa les mains en pleurant et l'introduisit sans demander à son maître s'il consentait à le recevoir.

Philippe, en voyant Georges paraître tout à coup devant lui, se leva brusquement, et ses soucils se rapprochèrent par une contraction terrible.

—Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix sourde.

—Ne me reconnais-tu point ? balbutia Georges, je suis ton frère.

—Je n'ai pas de frère ! répliqua Philippe, sortez de ma maison, vous qui prenez un titre menteur !

Georges ploya les genoux et joignit les mains.

—Au nom du Dieu de paix, murmura-t-il, au nom de notre sainte mère qui est au ciel, ne sois pas sans pitié... je n'ai jamais rien fait contre toi. Je t'ai toujours tendrement aimé... ne me chasse pas, mon frère... ne sois pas sans pitié... écoute-moi.

(A suivre)